L'ECCLESIASTE

« Vanité des vanités, tout est vanité ».

LE TEXTE BIBLIQUE

Pour toute la littérature occidentale la Bible constitue le prototype du registre sapiental. Cinq livres appartiennent à ce registre : *Proverbes, Qohélet, Job, Siracide, Sagesse.*
Mais sans aucun doute c'est le livre de *l'Ecclésiaste* qui est le plus connu, ou tout au moins, quelques proverbes tirés de ce texte singulier.
Paradoxal, complexe, pessimiste et parfois désabusé, la tradition rabbinique comme les premiers chrétiens attribuaient ce texte au roi Salomon. Il n'y a aucune raison de ne pas croire cette tradition.
Y résonne toute la puissante vie morale du monde hébraïque, toujours enracinée dans la mémoire du Dieu que le peuple d'Israël honore.
L'auteur se présente en tant que « Qohelet », fils de David, et roi d'Israël à Jérusalem, un sage au sein d'une cour de gens brillants. Qohélet de l'hébreu קהלת *Qohelet*, signifie « qui vient du peuple » (Qahal) assemblée de Dieu.
L'intitulé français du livre, *Ecclésiaste*, vient de la traduction de la Septante de *Qohelet* par Εκκλησιαστής. Ce mot tire ses origines du grec, Εκκλησία — assemblée

En peinture, une **vanité** est un type particulier de nature morte, à implication philosophique, qui évoque à la fois la vie humaine et son caractère éphémère.

Si le thème est très ancien il se constitue comme genre autonome vers 1620, à Leyde, en Hollande, pour se répandre ensuite tout au long du XVII[e] siècle en Europe, particulièrement. Prisées à l'époque baroque, les vanités vont quasiment disparaître au XVIII[e] siècle. Elles renaissent ensuite, avec Cézanne.

Les objets représentés symbolisent les activités humaines, étude, argent, plaisir, richesse, puissance, mises en regard d'éléments évoquant le temps qui passe trop vite, la fragilité, la destruction, et le triomphe de la mort (avec souvent un crâne humain).

Paul Cézanne

Pieter Claesz., "Vanité : nature morte avec le tireur d'épine", 1628. Rijksmuseum, Amsterdam, Pays-Bas

VERS LE BAC
Corpus
Texte A : L'Ecclésiaste, *la Bible,* traduction Segond.
Texte B : Charles-Marie Leconte de Lisle, (1818-1894) « L'Ecclésiaste »
Texte C : Alfred de Musset, « Rêverie », *Poésies posthumes,* (1888)

Texte A : L'Ecclésiaste, la Bible, traduction Segond.

Le mot traduit par « vanité », הבל (hevel), signifie littéralement « vapeur, buée, haleine, souffle léger ». Il est utilisé dans son acception plus ancienne et plus littéraire de "ce qui est vain", c'est-à-dire futile, illusoire, vide, fragile, éphémère, de peu d'impact, voire sans aucune réalité.

[**3**] Quel avantage revient-il à l'homme de toute la peine qu'il se donne sous le soleil?
[**4**] Une génération s'en va, une autre vient, et la terre subsiste toujours.
[**5**] Le soleil se lève, le soleil se couche; il soupire après le lieu d'où il se lève de nouveau.
[**6**] Le vent se dirige vers le midi, tourne vers le nord; puis il tourne encore, et reprend les mêmes circuits.
[**7**] Tous les fleuves vont à la mer, et la mer n'est point remplie; ils continuent à aller vers le lieu où ils se dirigent.
[**8**] Toutes choses sont en travail au delà de ce qu'on peut dire; l'œil ne se rassasie pas de voir, et l'oreille ne se lasse pas d'entendre.
[**9**] Ce qui a été, c'est ce qui sera, et ce qui s'est fait, c'est ce qui se fera, il n'y a rien de nouveau sous le soleil.
[**10**] S'il est une chose dont on dise: Vois ceci, c'est nouveau! cette chose existait déjà dans les siècles qui nous ont précédés.
[**11**] On ne se souvient pas de ce qui est ancien; et ce qui arrivera dans la suite ne laissera pas de souvenir chez ceux qui vivront plus tard.
[**12**] Moi, l'Ecclésiaste, j'ai été roi d'Israël à Jérusalem.
[**13**] J'ai appliqué mon cœur à rechercher et à sonder par la sagesse tout ce qui se fait sous les cieux: c'est là une occupation pénible, à laquelle Dieu soumet les fils de l'homme.
[**14**] J'ai vu tout ce qui se fait sous le soleil; et voici, tout est vanité et poursuite du vent.
[**15**] Ce qui est courbé ne peut se redresser, et ce qui manque ne peut être compté.
[**16**] J'ai dit en mon cœur: Voici, j'ai grandi et surpassé en sagesse tous ceux qui ont dominé avant moi sur Jérusalem, et mon cœur a vu beaucoup de sagesse et de science.
[**17**] J'ai appliqué mon cœur à connaître la sagesse, et à connaître la sottise et la folie; j'ai compris que cela aussi c'est la poursuite du vent.
[**18**] Car avec beaucoup de sagesse on a beaucoup de chagrin, et celui qui augmente sa science augmente sa douleur.

Texte B : Charles-Marie Leconte de Lisle, « L'Ecclésiaste »

L'Ecclésiaste a dit : Un chien vivant vaut mieux
Qu'un lion mort. Hormis, certes, manger et boire,
Tout n'est qu'ombre et fumée. Et le monde est très vieux,
Et le néant de vivre emplit la tombe noire.

Par les antiques nuits, à la face des cieux,
Du sommet de sa tour comme d'un promontoire,
Dans le silence, au loin laissant planer ses yeux,
Sombre, tel il songeait sur son siège d'ivoire.

Vieil amant du soleil, qui gémissais ainsi,
L'irrévocable mort est un mensonge aussi.
Heureux qui d'un seul bond s'engloutirait en elle !

Moi, toujours, à jamais, j'écoute, épouvanté,
Dans l'ivresse et l'horreur de l'immortalité,
Le long rugissement de la Vie éternelle.

Texte C : Alfred de Musset, « Rêverie », *Poésies posthumes,* (1888)

Sur you tube le poème est récité par Yvon Jean, vous pouvez l'écouter

Quand le paysan sème, et qu'il creuse la terre,
Il ne voit que son grain, ses bœufs et son sillon.
— La nature en silence accomplit le mystère, —
Couché sur sa charrue, il attend sa moisson.

Quand sa femme, en rentrant le soir, à sa chaumière,
Lui dit : « Je suis enceinte », — il attend son enfant.
Quand il voit que la mort va saisir son vieux père,
Il s'assoit sur le pied de la couche, et l'attend.

Que savons-nous de plus ?... et la sagesse humaine,
Qu'a-t-elle découvert de plus dans son domaine ?
Sur ce large univers elle a, dit-on, marché ;
Et voilà cinq mille ans qu'elle a toujours cherché !

Vanité. Lille Hemessen

QUESTIONS DE LECTURE

Vous direz en quoi ces trois textes sont comparables.

Conseils de méthode.

On conseille aux lycéens de présenter les textes. C'est parfaitement stupide sauf si vous le faites adroitement. S'il s'agit de recopier platement que « le texte A est un texte de Leconte le Lisle paru en tel année », cela ne présente aucun intérêt.

Le texte biblique appartient au registre sapiental, alors que les deux autres textes appartiennent à la littérature profane. Les trois textes ont pour thème la « vanité » de l'existence humaine. Les deux premiers vers de l'Ecclésiaste – texte tiré de la Bible – l'expriment sans ambiguité :

« Quel avantage revient-il à l'homme de toute la peine qu'il se donne sous le soleil?
Une génération s'en va, une autre vient, et la terre subsiste toujours ».

Il est comparable au texte C, le poème de Musset, qui s'appuie sur le tableau de la vie paysanne pour poser clairement la question de l'insignifiance de la vie humaine, faite de labeur et d'attente, et le passage des générations (la femme attend un enfant et le père meurt ».

« Il n'y a rien de nouveau sous le soleil » renvoie également à la question posée par Musset à propos de la sagesse humaine qui n'a rien découvert dans son domaine. Personnifiée elle apparaît comme une créature qui marche sur la terre, cherchant – quoi ? – depuis 5000 ans.

Cette ancienneté du monde, Musset l'évoque dans le dernier vers sur la sagesse qui « a toujours cherché », en vain. Même si le mot « néant » n'est pas formulé comme dans le texte B, l'idée du néant de l'existence conclut le texte.

A la différence du vieux sage le paysan, lui, ne cherche pas la sagesse... Tandis que le roi a consacré sa vie à connaître, et que c'est poursuivre le vent. Mais le vieux sage pourtant a augmenté sa science.

« J'ai appliqué mon cœur à connaître la sagesse, et à connaître la sottise et la folie; j'ai compris que cela aussi c'est la poursuite du vent. Même scepticisme désabusé, et lucidité un peu amère.

Le poème de Leconte de Lisle renvoie sans ambiguité à l'Ecclésiaste, comme le titre le révèle. C'est typiquement le discours de la « vanité ».
« Tout n'est qu'ombre et fumée. Et le monde est très vieux,
Et le néant de vivre emplit la tombe noire ».
C'est le « credo » d'un homme qui ne croit pas. Il n'est nullement question de l'au-delà dans le texte A, comme dans le texte B. C'est de la vie et de sa signification dont il s'agit, pas de la mort. Musset ne l'évoque que sous la forme du passage des générations. Non comme un néant.
Leconte de Lisle prête au vieux sage des pensées qui ne sont pas les siennes quand il parle de l'irrévocable mort et du désir de s'engloutir en elle. C'est une obsession typique du poète, pas de l'Ecclésiaste.

QUESTION D'ECRITURE

DISSERTATION :

La littérature sapientale semble à mi-chemin de la religion, de la philosophie et de la littérature. C'est aussi un rgistre au même titre que le registre lyrique ou dramatique. Pensez-vous qu'on doive lui accorder une place à part dans la littérature ?

Vous répondrez à cette question en vous appuyant sur le corpus de texte et sur votre immense culture.

COMMENTAIRE COMPOSE : Vous ferez le commentaire composé du texte de Musset.

Texte C : Alfred de Musset, « Rêverie », *Poésies posthumes,* (1888)

Quand le paysan sème, et qu'il creuse la terre,
Il ne voit que son grain, ses bœufs et son sillon.
— La nature en silence accomplit le mystère, —
Couché sur sa charrue, il attend sa moisson.

Quand sa femme, en rentrant le soir, à sa chaumière,
Lui dit : « Je suis enceinte », — il attend son enfant.
Quand il voit que la mort va saisir son vieux père,
Il s'assoit sur le pied de la couche, et l'attend.

Que savons-nous de plus ?... et la sagesse humaine,
Qu'a-t-elle découvert de plus dans son domaine ?
Sur ce large univers elle a, dit-on, marché ;
Et voilà cinq mille ans qu'elle a toujours cherché !

Introduction rédigée

La vie privée d'Alfred de Musset est un gigantesque et progressif désastre. Sa carrière de dramaturge commence par un four qui le tiendra éloigné de toute tentative de mise en scène pendant de longues années. Il est pourtant le seul poète français que les Russes apprécient. Son oeuvre se déploie essentiellement entre la poésie et le théatre. Dans une lettre qu'il a écrite à son condisciple Paul Foucher en octobre 1827, Musset a expliqué la spécificité de son inspiration : *« La poésie chez moi est sœur de l'amour. L'une fait naître l'autre et ils viennent toujours ensemble. Quand je serai débarrassé de cette facilité que j'ai de tomber amoureux comme on s'enrhume, ces envies-là ne me reprendront plus* ». Il a tout dit en disant cela. Amant éconduit de Georges Sand, alcoolique, il ira de liaison liaison en liaison en écrivant de moins en moins. On a dit qu'en

limitant sa poésie aux « battements du cœur » nés d'un moment d'inspiration, Musset en avait trop souvent exclu d'avance la réflexion nécessaire pour décrire les sentiments complexes qui se trouvaient dans son for intérieur et que cela expliquait le nombre limité de ses thèmes poétiques. Cela est vrai.
« Rêverie » fait mentir ces jugements un peu durs. Il ne s'agit là ni d'amour ni de poésie, mais de la vie humaine, et de la question de son sens. C'est une poésie sombre, qui prend appui sur le registre sapiental pour exhaler un parfum amer et désespéré et exprimer sinon la position philosophique de Musset devant l'existence, du moins son pessimisme foncier, dans le moment de l'écriture de ce texte sans joie.

Plan possible et éléments de rédaction

Conseils de méthode :

C'est un texte court, trois quatrains en alexandrins, dont le dernier se présente sous la forme de questions faussement rhétorique sur le sens de l'existence et la réponse d'un lourd pessimisme. Il faut donc tout relever et examiner, tout exploiter.

I La vie humaine : une longue attente qui débouche sur la mort

- Un tableau vivant : hypotypose du premier vers), les vers qui décrivent le travail du paysan. Le rythme mime le patient et dur labeur, cesure à l'hémistiche pour les deux premiers vers, et le quatrième, avec entre crochet un vers plus long.
- Une longue attente, et une patiente reconduction des générations et des récoltes. Le paysan au travail ne voit rien d'autre que ce qui symbolise son travail (appuyer avec la gradation : *le champ, les bœufs, le sillon*). Le paysan n'est jamais debout : il est soit couché, soit assis. Ou courbé lorsqu'il prépare le champ pour la moisson, ce qu'évoque le bœuf et le sillon. Il faut évidemment montrer que c'est l'image de la condition humaine : ployé vers la terrre, subissant la lente érosion des jours dans une attente passive.
- C'est une atmosphère pesante, d'une vie de contraintes, une vie de labeur qui est ainsi mise en place. Une vie étroite aussi, sans horizon autre que le labour, la famille.

II La « vanité »

On est dans le registre dit « la vanité », mais attention : dramatisé. L'Ecclésiaste est un Juif pieux. Sa sagesse est sans doute « humaine », mais elle n'est pas désespérée. Elle exprime simplement les contradictions de la vie humaine et combien une sagesse cohérente est difficile. Le poème de Musset enveloppe sous la forme dite « vanité » un pessimisme désespéré qui n'est pas celui du Qoelet. L'homme qui écrit dans la Bible a vu beaucoup de choses, tandis que le paysan mis en scène par Musset n'a rien vu que sa charrue et son sillon…

- Le choix du monde paysan est paradoxal. La vie paysanne n'a rien d'exaltant, elle est triviale, sans transcendance, faite d'attente (trois occurrences du verbe), et de travail. Mais elle n'est pas « vaine ». Il creuse et moissonne la terre. La nature – aveugle – « accomplit son mystère ». L'antithèse est puissante et terrible. Au paysan l'astreinte, à la nature (silencieuse), le mystère. On est en droit de se demander s'il n'y a pas là une ironie amère…
- La vie humaine est vaine : faite de répétition, et d'attente. Il attend la naissance et il attend la mort. Elle est sans joie. Le mode de l'attente arase toute différenciation (la naissance est génélement source de joie mais pas ici). Toute la résignation du monde paysan est concentrée dans la deuxième strophe.
- Le choix du « nous » (et non plus « eux », le paysan, sa femme et son père) traduit cet élargissement. Nous ne savons rien d'autre qu'une vie de peine et de labeur sans fin, que la mort conclut. La seule attitute en face est de s'asseoir et d'attendre. Pas d'autres raisons de vivre.

III Une position philosophique de « cynique »

L'existence ainsi décrite constitue la seule source de connaissance. (Cela vous permet de ne pas rédiger une partie uniquement sur une strophe).

Sur quoi vous appuyer pour rédiger?

- Sur le changement de temps de la troisième strophe.On passe d'un présent de narration et de vérité générale au passé composé. C'est révolu.
- Sur les deux questions rhétoriques, et presque amères.
- Sur la ponctuation expressive. On passe une vitesse dans le registre de l'amertume.
- Sur la personnification : « elle a marché ». Et voilà cinq mille ans qu'elle a toujours cherché. Sous entendu : sans jamais rien trouver. C'est amer et ironique. L'existence n'a pas de sens. Depuis cinq mille ans, *rien de nouveau sous le soleil.*
- Sur la « chute ». La conclusion est d'un cynisme amer et désabusé. Toute quête de sagesse est vaine.Même la sagesse n'a pas trouvé de sens à l'existence, même la sagesse n'a pas trouvé la sagesse. Une raison de vivre !

Conclusion :

Un texte âpre et désespéré d'un Musset inhabituel, avec un thème qui n'est ni la poésie ni l'amour, mais la question du sens de l'existence. On peut presque entendre un rire cruel et sarcastique courir sourdement et éclater dans les derniers vers. *Vanité des vanité, tout est vanité.*

PS : Mon frère cadre demanderait si on livre le poème avec le pistolet et les balles... Un Musset à consommer avec modération. La vie, c'est un beau cadeau... c'est le poème d'un homme qui n'est pas heureux.